MISSIONS D'AMÉRIQUE.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONALD AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Pelican Narrows, 10 novembre 1891.

RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Selon vos bons avis, je viens vous rendre compte de nos petits travaux apostoliques dans cette partie reculée

du vicariat de la Saskatchewan. J'avais l'honneur de vous envoyer, l'an passé, une notice sur la Mission Sainte-Gertrude et les différentes Missions qui en dépendent. C'était à mon retour du fort Nelson, le poste le plus rapproché de la baie d'Hudson au nord. Je trouvai, à mon arrivée au lac Pélican, un bon nombre de sauvages assemblés. La chapelle se remplissait tous les jours avec une nombreuse assistance de protestants. J'attendais avec impatience mon cher compagnon, le R. P. Charlebois, qui était allé voir le bon et saint P. Gasté, au lac Caribou. Le mauvais temps fut précoce : froid et neige, aurores boréales, comme en hiver, quoique nous fussions encore au mois de septembre. Les Indiens m'apportaient de grandes platées de fruits sauvages comme il y en a beaucoup dans les bois de la Lozère. Je les récompensais avec des pommes de terre, dont la récolte dans mon jardin s'était élevée à trente-deux sacs.

Il arrivait tous les jours quelque famille indienne, car c'est l'époque où l'on vient prendre au magasin de la Compagnie ce qui est nécessaire pour passer l'hiver dans les bois : habits, couvertures, filets, haches, etc. Grâce au bon F. Callec, je pouvais, à mon aise, m'occuper de mes bons catholiques, qui ne manquent pas de s'approcher des sacrements avant d'aller dans les bois pour si longtemps. Le Frère s'occupait du bois, de l'eau, de la cuisine, du jardin, de la sacristie ; de sorte que, entre mes occupations, je n'étais plus obligé de dîner à l'eau claire et au pain sec.

Le R. P. Charlebois n'arriva que le 13 octobre. Nous fîmes nos plans pour les missions de l'été prochain, et j'eus le regret de ne pouvoir jouir longtemps de sa compagnie, car les catholiques du fort Cumberland réclamaient ses services, et la saison des glaces était proche. Je dus laisser partir ce cher Père, le 18, avec deux jeunes

gens protestants. Il ne me fut donné de le revoir que deux ou trois jours avant Noël. Étant venu à mi-chemin faire un baptême, il eut l'obligeance de pousser jusqu'ici. Nous pûmes ainsi nous confesser. Je lui promis d'aller le voir à mon tour en mars. Tels sont les ennuis du missionnaire en cet immense pays, où, pour faire le bien, à cause de la pénurie de missionnaires, il faut se séparer et vivre seuls à de grandes distances.

Pendant que le P. Charlebois prêtait le secours de son ministère aux catholiques du fort Cumberland, du Pas et du Grand-Rapide, postes qu'il visite ordinairement deux ou trois fois l'an, j'allais, de mon côté, voir nos chrétiens de la rivière Caribou et de Pakitawagan. A Noël, nous avions l'honneur de posséder, au lac Pélican, M. Macfarlane, gentilhomme écossais, chef du district de la Compagnie, si connu de tous nos Pères du Mackenzie. Il assistait à la messe de minuit avec beaucoup d'autres protestants. Nos catholiques étaient venus nombreux et consolèrent beaucoup le missionnaire par leur piété et leur entrain à chanter.

Après Noël, je partis pour le pays de Churchill. Nous avions deux traîneaux ; mais un Indien veuf, qui allait chercher femme, nous rejoignit. Il n'avait qu'un chien à son traîneau chargé de butin et d'un sac de farine pour faire la noce. La pauvre bête tirait la langue bien long, quoiqu'il fît très froid. Le sauvage poussait cependant par derrière. J'eus pitié de lui et je dis à mes jeunes gens de prendre la farine sur un de nos traîneaux.

Le 31 décembre, nous arrivions dans un village indien. Il était tard; néanmoins, avant de me coucher, j'appelai tous les habitants chez mon hôte, je prêchai et nous priâmes ensemble. Le lendemain, de bonne heure, tous ces pauvres Indiens, hommes, femmes et enfants, après s'être lavés et peignés, vinrent me demander à genoux

ma bénédiction et me serrer la main en signe de bons souhaits pour le nouvel an. Je passai là la journée ; je confessai tout le monde et mariai le couple en question. Ce n'était pas, il est vrai, le temps requis, mais, dans le Nord, nos gens se marient quand ils le peuvent. Nous repartîmes le 2 janvier et, la nuit suivante, un de mes hommes se trouva gravement indisposé. Je dus me lever, faire du feu et donner à boire au malade. Le froid était très vif; nous ne pouvions pas rester là ni rebrousser chemin. Je fis coucher le patient dans mon traîneau et je chaussai la raquette, comme au temps de ma jeunesse. Le jeune homme valide conduisait les deux traîneaux et je marchais devant les chiens.

C'est ainsi que nous arrivâmes à Pakitawagan. Là, mon second jeune homme tomba malade à son tour ; mais sa mère se trouvait là et lui donna tous les soins.

Seize familles sont venues au rendez-vous que nous avions fixé à l'Épiphanie. Ces bonnes gens, après les compliments d'usage et les nouvelles, vont chercher leurs petits présents et les petits envois des absents pour leur Père *la Robe noire*. Ce sont des pains de graisse, de la viande pilée, des queues de castor, des peaux d'orignal, des souliers mocassins. Pendant deux jours, je m'occupe de leurs âmes, les confessant, les instruisant, et, le 6 janvier, avant le jour, en guise de messe de Noël, je leur chante la grand'messe dans la chapelle, éclairée de cinquante bougies. Dès le lendemain, ces bons chrétiens s'en retournaient chacun dans son quartier d'hiver, contents d'avoir vu leur prêtre, de s'être confessés, d'avoir reçu Jésus dans leur cœur ; l'enfant plus respectueux de ses vieux parents, le mari plus doux pour sa femme, l'épouse plus obéissante à son mari, tous meilleurs avec de bonnes résolutions pour l'avenir.

Je dus attendre encore quelques jours que le jeune

homme, qui devait s'en retourner avec moi, fût entré en pleine convalescence. Enfin, le 12, nous repartions, lui sur mon traîneau et moi armé de mes raquettes. Le 13, en arrivant au village indien, je trouvai plusieurs malades, à qui je distribuai quelques remèdes. Le lendemain, deux sauvages s'offrirent à nous accompagner. J'en fus bien aise, car il faisait très froid et les chemins étaient très mauvais. Je ne sais si c'est à cette époque que vous avez eu, en France, les grands froids dont on a parlé dans les journaux, mais je me souviendrai longtemps de cette nuit du 14 au 15 janvier. Le lendemain, le vent du nord vint encore ajouter au froid des jours précédents. Peu s'en fallut qu'à cinq que nous étions nous ne parvinssions pas à allumer le feu. C'était à 5 heures du matin, avant le jour, après avoir traversé un lac où le terrible baiser du nord avait balafré tous mes compagnons. Arrivés dans une petite île où nous étions un peu à l'abri, nous nous mettons en mesure de faire du feu. Pas moyen. Nous essayons tous, chacun à notre tour ; impossible, nous avons tous l'onglée. Pour moi, je gèle, je puis à peine sortir ma main de ma mitaine, tellement elle est engourdie. Nous commencions à nous effrayer, quand le plus vieux de la bande parvint à faire flamber une allumette. Nous pûmes ainsi nous réchauffer.

Le 22 janvier, je repartais de la Mission pour me rendre à l'entrée du lac Caribou. Il y a là une population de quarante catholiques qui voit rarement le prêtre et que nous tâchons de visiter deux fois par an. Nous fûmes favorisés d'un temps modéré. Je n'avais que mon traîneau et mon jeune homme, mais deux employés de la Compagnie se joignirent à nous. Le 26 janvier, nous arrivions chez M. Daniel Thomas, qui est en charge de ce poste de traite. C'est un métis anglais, bon catholique comme sa femme et qui nous sert de catéchiste. Dès

que mon arrivée est signalée dans le village, tous s'empressent de venir me saluer. Un sauvage me fait présent d'un castor tout entier, viande et fourrure, et d'un flanc d'ours (vous ne vous figurez pas, à Paris, combien est succulente la viande de ce carnassier). Je suis resté une semaine dans ce village et j'ai eu la consolation de voir tous mes gens. Un sauvage avait laissé au loin, dans le bois, sa femme et son enfant nouveau-né, faute de chiens pour les traîner ; je lui prêtai mon traîneau, mes chiens et mon jeune homme pour aller les chercher. Ces pauvres gens sont allés et revenus par un temps épouvantable. A leur retour, ils avaient toute la figure gelée. Ils en ont été quittes pour faire peau neuve. Pendant mon séjour à cette place, j'appris des catholiques, et même des protestants qui vinrent me trouver, qu'un métis protestant, assez haut huppé, leur avait dit dernièrement que le baptême des enfants n'est pas absolument nécessaire, et qu'un enfant mort sans baptême sera sauvé, s'il est né de parents chrétiens. J'appris de quelques autres sauvages que le même individu, prétendu civilisé et même savant, leur avait dit qu'il n'y a pas d'enfer, parce que le bon Dieu est trop bon ; qu'il n'y a pas non plus de démon, que c'est seulement une idée. Je dis aux protestants : « Vous le voyez, il arrive comme je vous l'ai annoncé depuis longtemps ; beaucoup de protestants finissent par perdre les principales vérités de la religion. » J'ai su, depuis, que le même personnage se moque du jeûne et de la confession devant les sauvages ; qu'il s'efforce de ridiculiser le prêtre et de le rendre odieux parce que les femmes s'approchent de lui au tribunal de la pénitence. Il mesure, sans doute, les prêtres à l'aune de ses ministres, dont plusieurs vivent publiquement dans le concubinage et même dans l'adultère. Voilà bien l'*homme ennemi* de l'Évangile, qui vient semer le mensonge et

l'irréligion parmi nos paisibles et simples chrétiens.

Ces tristes révélations, qui me brisent le cœur et me font craindre pour la persévérance et le salut de mes chrétiens, m'ont éloigné du sujet de ma lettre. Le 1er février donc, il y eut, à l'entrée du lac Caribou, grand'-messe, communion générale et sermon. Je devais partir le lendemain, mais le froid excessif m'en empêcha. Je profitai de ce retard pour visiter les sauvages dans leurs maisons et leurs cabanes. Je fus touché de la générosité d'une bonne vieille femme aveugle ; elle ne brisa pas, comme Madeleine, un vase précieux, mais elle voulut faire part à son missionnaire de ce qui faisait probablement sa principale richesse. J'étais assis sur mes talons, comme les autres, près du feu, quand une jeune femme, voisine de la vieille, me fit passer une tasse pleine de sucre, en me disant : « Père, ma mère te donne cela pour ton voyage. » Elle savait probablement qu'il n'y avait pas de sucre au fort de la Compagnie et elle m'en croyait friand, ce en quoi elle se trompait. Mais c'était l'obole de la veuve la plus pauvre entre les pauvres sauvages.

Notre retour au lac Pélican se fit sans encombre.

J'en repartis, le 16 février, pour aller voir mon cher P. Charlebois. Je n'ai noté de ce voyage que la fatigue extrême que j'y éprouvai à cause de l'abondance de la neige et, comme compensation, le plaisir sensible que je goûtai à passer quatre jours avec mon confrère, et les bons services et les civilités de M. Macfarlane.

A mon retour, je passai une nuit dans une excellente famille qui, jadis, habitait près de nous au lac Pélican. Il y avait là une petite fille de cinq ans qui ne dormait pas depuis quelques nuits, parce que sa mère n'avait pas répondu selon son désir à la question suivante : « Maman ! irai-je au ciel ? — Peut-être, » lui répondait sa mère. Le lendemain, même question. Même réponse. Inquiétude

croissante de l'enfant. Elle en perdait le sommeil et l'appétit. Enfin, on lui répondit : « Probablement, tu iras au ciel, car tu es sage et tu pries bien. » La voilà contente ; elle mange et dort bien.

Sur le chemin, je rencontrai trois familles protestantes ; elles avaient un nouveau-né. Ces pauvres gens ont demandé leur ministre ; mais celui-ci, bien chaud chez lui et peu soucieux de faire des dépenses, n'a pas voulu venir. J'entends l'oncle qui dit au neveu : « Profite de l'occasion du prêtre français pour faire baptiser ton enfant. S'il meurt, tu auras du regret. » J'ai baptisé le petit garçon ; il pourra être catholique, il sera peut-être protestant, mais il pourrait bien aussi mourir tout jeune. *Sacramenta propter homines* : c'est la pratique que nous suivons dans le Nord, avec l'approbation orale de Pie IX.

Maintenant, je passe au printemps. Pendant que le P. Charlebois allait visiter les catholiques de la basse Saskatchewan, je partais moi-même pour visiter nos gens de l'Est, à Pakitawagan. L'homme qui devait m'y accompagner en canot étant venu un peu trop tôt, je l'engageai à aller chasser aux environs, en attendant le jour du départ. Il suivit mon conseil et s'en trouva bien. Il tua six ours au nœud coulant. Avez-vous jamais entendu parler de cette chasse à l'ours ? Le chasseur s'en va à l'embouchure des petites rivières, au pied d'un rapide ou sur le bord d'une baie, reconnaître le chemin, c'est-à-dire le petit sentier de l'ours, car l'animal passe toujours au même endroit. Sur ce chemin, il choisit le point le plus étroit ; il y attache une corde dont il fait un nœud coulant et qu'il suspend à la hauteur probable de la tête de l'animal. L'ours arrive sans défiance, se prend au nœud coulant et meurt étranglé, à moins qu'en se débattant il ne rompe la corde ; ce qui arrive quel-

quefois. Mon homme fit donc bonne chasse et grand profit. Sa femme me fit présent de deux pieds, dont j'ai la réputation d'être friand.

Nous voici au 1er juin. Saluons ce beau mois en invoquant le Sacré Cœur de Jésus et en lui demandant de répandre son amour dans tous les cœurs, en particulier dans le cœur des missionnaires et des Indiens. Je fais faire la première communion à un bon sauvage qui avait abjuré le protestantisme, l'automne précédent, entre les mains du P. CHARLEBOIS Son père, protestant, était mort le chapelet à la main, avec le désir de voir un prêtre et en recommandant à son fils de se faire catholique. Celui-ci s'empressa de réaliser le vœu de son père mourant. C'est, aujourd'hui, un excellent catholique. Sa femme a été toujours une fervente catholique. On le voit bien à ses enfants qui, quoique toujours dans le bois, loin de la mission, savent très bien mot à mot leur longue prière du matin et du soir. La mère me racontait que, l'hiver dernier, son fils, âgé de dix ans, étant allé visiter les pièges de son père dans le bois, avait été obligé, par le mauvais temps, de passer la nuit dehors. Elle était très inquiète à son sujet. Le lendemain, à son retour, elle lui demanda s'il n'avait pas eu peur : « Oh! non, ma mère, répondit-il. J'ai bien fait ma prière pour n'avoir pas peur, et j'ai bien dormi. » C'est lui encore qui répondit bien à une question que je posai aux enfants, lors de ma visite : « De toutes les créatures du bon Dieu, quelle est la plus belle ? » Les uns dirent, le soleil ; d'autres, les étoiles ; celui-ci, le Caribou ; celui-là, le ciel. Magloire, lui, répondit : « Les anges et les hommes. » Je lui fis ajouter : la sainte Vierge surtout.

Nous partions du lac Pélican pour Pakitawagan, le 3 juin. Sur notre route, nous eûmes l'agrément de voir un ours et de tuer ses deux petits, après qu'un far-

ceur nous eût amusés quelque temps en parlant aux deux petites bêtes à la façon des anciens Indiens superstitieux, qu'il contrefaisait à merveille. Peu de temps après, nous rencontrons un gros camp de sauvages. Nous nous y arrêtons une demi-journée et une nuit, pour donner à ces braves gens le temps de satisfaire leur dévotion. Ils ne nous permettent pas de toucher à nos provisions. Ils fournissent eux-mêmes, avec de l'esturgeon frais, le souper et le déjeuner de mes hommes. Le lendemain, fête du Sacré-Cœur de Jésus, messe sous une tente dressée sur le rivage, avec quarante Indiens à genoux sur le sable et qui communièrent presque tous. Nous continuons le voyage après la messe, et, le lendemain soir, grâce au bon vent qui enfle notre voile, nous débarquons à la Mission de Pakitawagan où de nombreux sauvages attendaient le prêtre depuis une semaine. Quelques protestants aussi étaient venus, mais après avoir attendu quelques jours, ils étaient repartis. Il y avait là un vieillard de quatre-vingts ans dont la vue vous aurait grandement édifié. Avec quelle foi il se prosterne à la chapelle, devant le tableau de Jésus en croix, et prie tout haut ! Quel grand merci il prononce après sa confession quand le prêtre lui permet la sainte communion pour le lendemain ! Il se relève, en passant devant la table de communion, il fait une profonde révérence à Notre-Seigneur; arrivé à la porte de l'église, avant de sortir, il envoie une dernière fois un regard affectueux et un profond salut au Saint Sacrement. Tous ces chrétiens sont admirables de foi et de piété. Il pleut, il est nuit, et ils attendent patiemment, le pied dans la boue, à la porte de l'église, leur tour pour la confession. J'admire le travail de la grâce dans ces bonnes âmes, et de tout mon cœur je remercie Dieu qui aime à se révéler aux simples et aux petits.

La mission achevée, je m'empresse de revenir au lac Pélican. A mi-chemin, je rencontre, près d'un camp indien, un sauvage en train de visiter ses filets : « Mon père, me dit-il, il est arrivé un homme au camp, il a apporté un paquet de lettres et de journaux de ton pays ! » — *Deo gratias !* m'écriai-je. Allons, nos gens, vite. Il me tarde de savoir le nom de l'évêque que le bon Dieu nous a donné.

On arrive au camp, je reçois le paquet, et sans attendre que ma tente soit plantée, je m'assieds sur le rivage pour lire au moins mes lettres. J'annonce à mes chers chrétiens que nous avons un *grand chef de la prière* et qu'il s'appelle Mgr PASCAL. Tous répètent ce nom, ils sourient même, car l'un d'eux s'appelle Pascal. Je leur annonce que, cet été, je vais aller rencontrer ce grand homme de Dieu pour le saluer et l'intéresser en notre faveur.

Dans mon dernier rapport, je vous parlais de la fondation d'une mission au fort Nelson ; cette année, c'est le R. P. CHARLEBOIS qui est allé y exercer son zèle.

Le 26 juin, il partait d'ici avec deux sauvages dans son canot d'écorce. Je lui avais recommandé de se hâter les premiers jours du voyage afin de pouvoir administrer un Indien qu'on venait de nous signaler comme dangereusement malade sur le fleuve Churchill. A l'arrivée du Père au camp, on n'entend aucune de ces détonations par lesquelles les sauvages ont coutume de saluer le prêtre. C'est un signe de deuil. Les Indiens se contentent de venir sur le rivage et de toucher la main du missionnaire qui se rend immédiatement à la cabane du malade. Celui-ci, à la vue du prêtre, fait un grand signe de croix, et lui prenant affectueusement la main, il dit : « Ta présence me fait du bien au cœur et dans tout mon corps. A la volonté du Grand Esprit, ajoute-t-il. C'est

notre Père, je suis son enfant. » Au moment de la prière, il voulut y assister, enveloppé dans ses couvertures et porté par les siens.

A Pakitawagan, le Père fit une halte pour permettre à quatre familles de profiter de son ministère. Un peu plus loin, il rencontra quelques autres familles campées sur les rives du fleuve et qui attendaient le passage du prêtre. Le Père, ne pouvant se dispenser d'entendre au moins les confessions de ces braves gens, il le fit, assis sur une pierre de granit, au bord du fleuve. Le jour suivant, d'autres chrétiens arrivent. L'un d'eux apporte au missionnaire un gros paquet de viande sèche de caribou. Il ne se nourrissait, depuis longtemps, que de poisson bouilli pour avoir la satisfaction de faire ce présent à la robe noire.

Enfin, après trois jours de navigation sur un lac et sur une rivière, le missionnaire arriva sain et sauf au fort Nelson, heureux d'avoir pu faire du bien aux âmes des bons sauvages échelonnés tout le long du chemin.

Le 6 juillet, à quelques milles du fort Nelson, il rencontre un petit camp d'Indiens protestants, contents, eux aussi, de voir le prêtre catholique dans leur pays ; ces braves gens viennent le saluer, ils lui présentent leurs enfants et demandent à baiser sa croix. Pour leur faire plaisir, le missionnaire doit même accepter le modeste repas qu'ils lui servent dans leur cabane.

Voici maintenant d'autres sauvages, avec leur magister méthodiste en tête. Ils saluent le missionnaire avec beaucoup de démonstrations de joie, mais ces démonstrations sont peu sincères de la part du maître d'école. Protestants et catholiques, tous offrent leur concours pour la construction de l'église. Les femmes elles-mêmes se mettent de la partie ; elles iront chercher l'herbe pour la couverture de la maison de prière. Dès le lende-

main, le Père, accompagné de presque tous les sauvages, choisit l'emplacement de la mission. Le chef du poste, quoique protestant, met sa maison à la disposition du missionnaire; elle lui servira de chapelle provisoire, de chambre et de cuisine. Le bon P. Charlebois est resté là trente-trois jours continuellement à la tâche, surveillant et dirigeant les sauvages, bûchant lui-même et équarrissant le bois de charpente qu'il fallait aller chercher au loin dans la forêt, et ensuite charrier sur les épaules jusqu'à la rivière, et n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de poisson bouilli; nos missionnaires de l'extrême Nord savent seuls les difficultés et les fatigues d'un pareil travail avec un pareil régime. Le dimanche, le Père avait la consolation de voir, à la messe, au catéchisme, aux instructions, une nombreuse assistance dans laquelle on remarquait plusieurs protestants. Ces pauvres gens, hérétiques par occasion et malgré eux, priaient et chantaient avec les catholiques. Les images attiraient surtout leurs regards : le cœur de Jésus, le cœur de Marie, la bonne et la mauvaise mort, l'enfer, etc.

Ceux qui avaient des enfants baptisés par nous, les apportaient ou les envoyaient au Père afin qu'il les bénît et qu'il les instruisît. Ils avaient tous des médailles au cou. Comme disait le P. Charlebois, on se croirait au milieu d'une population entièrement catholique. Jadis, avant la visite du missionnaire catholique au fort Nelson, le ministre wesleyen n'y faisait que de rapides et rares apparitions. Cet été, trois ministres s'y sont rendus. Le Père les a vus ; l'un d'eux lui a même reproché de lui avoir volé son terrain. Il n'a point voulu cependant contester. Après avoir assemblé ses gens, il leur a dit : « Qui de vous a eu l'impertinence d'appeler ici les prêtres catholiques » ? Un grand gaillard se lève, et regardant son ministre au blanc des yeux, lui répond en se donnant force

coups de poing à l'estomac (il ne s'en frappait point la poitrine) : « C'est moi, moi-même. Jamais vous ne venez nous voir, ou, si vous venez, ce n'est que pour un jour ; nos enfants meurent sans baptême. Nous demandons les prêtres français et ils viennent, ils restent avec les pauvres enfants des bois que nous sommes. Depuis vingt ans que nous prions, vous n'avez pu bâtir ici une chapelle. Les priants français ne sont que d'hier ici, et ils font déjà une église. » Le révérend ne répondit rien à cette apostrophe et repartit le lendemain. Aussitôt après, le Père recevait l'abjuration d'un adulte et faisait trois autres baptêmes. Les catéchumènes de l'an passé, à qui j'avais promis le baptême pour cet été, n'arrivèrent que la veille du départ du Père. Beaucoup d'autres désirent être catholiques, mais le courage leur manque encore. Le ministre est allé quêter à Winnipeg ; les journaux en ont parlé. Il doit retourner au fort Nelson pour combler de présents ses ouailles et tâcher de les retenir ainsi dans la secte. Le P. Charlebois me citait deux petits traits que je relate ici. Un vieux sauvage protestant, ancien pêcheur de la Compagnie, du nom de *Friday* (Vendredi), avait l'habitude d'assister à toutes les instructions du Père ; or, un jour, après un sermon sur la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint Sacrement, Friday vient trouver le Père et lui dit : « Mon Père, je voudrais bien que tu m'accordes une faveur : Laisse-moi voir ostensiblement Notre-Seigneur Jésus-Christ ; tu le peux ; je t'en prie, fais-moi-le voir. Je le désire beaucoup. »

Une autre fois, une vieille grand'mère, mais très vieille, on dit qu'elle a plus de cent ans, vint voir le Père. C'est la première catholique du fort Nelson. Je la baptisai à ma première visite ; or, en considérant la figure du P. Charlebois, elle se prit à soupirer : « O mon petit-fils, lui dit-elle, combien grandement je t'aime ;

tu ressembles comme une goutte d'eau à un de mes fils qui est mort ! » Et, se levant, elle va jusqu'à lui toucher la barbe. « Tiens ! dit-elle, c'est la même barbe. »

Pendant le séjour du Père au fort Nelson, une maladie se répandit parmi les enfants. Ce fut pour le missionnaire une cause de beaucoup de soucis et de fatigues ; visiter les malades, leur donner des remèdes, distribuer le peu de farine qui lui restait, enfin recevoir dans sa maison les plus gravement atteints pour les abriter contre la pluie et le froid, Dieu seul sait tout le dévouement que cela exige au milieu d'une population sauvage. Encore un trait qui prouve la générosité de ces braves gens. Une bonne femme catholique, éloignée pour lors du fort Nelson, souffrait à la pensée que le Père n'avait à manger que du mauvais poisson bouilli ; elle lui envoyait, aussi souvent qu'elle le pouvait, de la bonne viande pilée avec de la graisse de moelle, lui demandant en retour une messe basse à son intention.

Le P. Charlebois revint au lac Pélican vers la fin d'août; il arrivait à la Mission une heure seulement avant son confrère qui revenait, lui, de Saint-Boniface. Je n'avais pas eu le bonheur de rencontrer mon nouvel évêque, mais je remerciais Dieu de la consolation que j'avais eue d'assister au sacre d'un autre évêque, Mgr Grouard, et de recevoir la bénédiction de Mgr Taché. Sa Grâce, que je n'avais pas vue depuis dix-sept ans, voulut bien s'intéresser à nos Missions, qui furent le théâtre de ses premiers travaux. Ainsi, cet été, toute la peine fut pour le P. Charlebois ; son confrère avait pris une longue récréation en se promenant du lac Pélican à Prince-Albert, à Qu'Appelle et à Saint-Boniface. Il avait amené à l'École industrielle un orphelin du lac Pélican. Cette occasion lui valut la faveur de revoir, après dix-sept ans, le bon P. Hugonard, et de faire con-

naissance avec tous les bons Oblats de Qu'Appelle, dont la communauté, si régulière, rappelle nos maisons de France.

Voilà, mon révérend et bon Père, un bien trop long rapport. J'ai laissé courir ma plume sans faire attention que je vous disais des riens. Excusez-moi et veuillez bien agréer l'humble hommage des meilleurs sentiments de votre humble et affectionné

E. Bonnald, o. m. i.
